

ils cet autre conseil du roi qui écrivait, à la même époque, ces deux lignes admirables, renfermant à elles seules tout un programme : "J'applaudirai toujours aux efforts qui seront faits pour rapprocher et unir entre elles toutes les classes de la nation. (Applaudissements. Vivé le roi!)"

Je ne veux parler en ce moment ni du peuple que les violences républicaines éclairent de plus en plus, ni de la noblesse dont le rôle fut si grand dans notre histoire, et dont la fidélité aux deux grandes causes religieuses et royales fera de nos jours l'éternel honneur. (Bravos répétés. Applaudissements.) Mais il est d'autres classes sociales auxquelles il faut aussi faire connaître le roi et son programme. Je veux parler surtout de cette grande bourgeoisie française, l'amie fidèle et l'auxiliaire de l'ancienne monarchie.

Ah! messieurs, la bourgeoisie française! De quel éclat elle brillait aux grands jours de Bouvines et de Taillebourg, refoulant, avec Philippe-Auguste ou saint Louis, l'Allemand dans ses forêts et l'Anglais dans la mer! (Applaudissements.) Quels lauriers immortels ses hommes d'armes cueillaient sur ces champs de bataille qui reculaient sans cesse les frontières de la patrie! De quelles libertés elle s'entourait, à l'abri de la royauté, dans ces siècles des Communes, dont les historiens modernes nous retracent l'éblouissant tableau! (Bravos.—Applaudissements.) Aussi, c'est elle, la vaillante bourgeoisie, qui veillait sur la personne du prince! c'est elle qui gardait l'oriflamme à Saint-Denis! (Applaudissements.) c'est elle qui le sortait aux jours de danger public et qui le portait dans les combats! Jusque en 1789, elle sut garder intactes son influence et ses traditions; et quoi qu'en ait dit Sieyès, ce célèbre brouillon, (Rires) le Tiers-Etat était tout ou à peu près tout à l'ouverture des Etats Généraux!

L'histoire des assemblées provinciales et de l'Assemblée Constituante le prouve assez : la classe vraiment prépondérante en 1789, n'était ni la noblesse ni le clergé, mais cette partie du Tiers-Etat, renfermant une multitude d'hommes éminents, des magistrats, des écrivains, des savants, des hommes de loi, des propriétaires, des commerçants ou des magistrats municipaux, capables d'exercer le pouvoir politique et l'exerçant réellement.

Mais il semble qu'en perdant son guide et son ami, le Roi et la Royauté, le Tiers-Etat ait perdu sa force, et voici qu'aujourd'hui la Révolution se retourne contre la bourgeoisie, l'écarte violemment de la politique et des affaires, et prétend l'ensevelir sous les ruines de son glorieux passé. (Profonde sensation. Applaudissements.) Mais il n'en sera pas ainsi, Messieurs! La renaissance du Tiers-Etat est nécessaire au relèvement de la France et au solide rétablissement de la Monarchie. (Bravos. Applaudissement.) Je ne fais que traduire, en parlant ainsi, la grande pensée du Roi, qui veut reprendre, en lui restituant son véritable caractère, le mouvement national de la fin du dernier siècle, et soyez sûrs que le retour d'Henri V marquera le premier pas fait en avant par la bourgeoisie françaises d'autrefois. (Applaudissements prolongés. Cris de : Vive le Roi!)

Mais c'est assez parler du passé : jetons maintenant les yeux sur le présent et sur l'avenir.

Quelle doit être notre attitude vis-à-vis du gouvernement républicain?

Sur ce point, notre conduite est toute tracée.

L'opposition que nous faisons à la République est et restera irréconciliable. (Oui! oui!—Applaudissements prolongés.)

E pourquoi ne nous raillierons-nous jamais à la République, pas plus au régime actuel qu'à une République soi-disant modérée, gouvernée par ces hommes du centre gauche qui vivent perpétuellement dans le bleu ou dans

le convenu (Rires approbatifs) les Waddington ou les Jules Simon?

Pourquoi, Messieurs?

Pour deux raisons : une raison d'expérience et une raison de droit.

Nous sommes irréconciliables pour une raison d'expérience, car voici trois fois que la république s'abat sur le sol français et trois fois elle l'a couvert de ruines. (Applaudissements.) En 1793, c'est la Monarchie qui s'écroule et l'échafaud qui la remplace! En 1848, c'est l'anarchie, c'est le socialisme, ce sont les effroyables journées de Juin! Vingt-deux ans plus tard, en 1871, c'est la Commune avec ses horreurs, c'est l'incendie de la Capitale, c'est le massacre des otages! Et aujourd'hui c'est la guerre, je devrais dire la chasse à toutes les libertés, c'est la mise hors la loi des catholiques, c'est l'instabilité politique, c'est une succession déplorable de ministère; c'est, à l'extérieur, la faillite de l'honneur et du pavillon français; c'est, à l'intérieur, une poignée de furieux ou d'hypocrites opprimant les neuf-dixièmes de la nation. (Applaudissements répétés. Vive le Roi!)

Voilà la République, et les raisons de notre hostilité!

Mais ce n'est pas tout : nous sommes irréconciliables pour une raison de droit. Oui, Messieurs, en servant la cause du Roi contre la République, nous servons l'imprescriptible droit qui repose sur la tête d'Henri de France. Oh! je sais bien qu'après tant de révolutions la plupart de nos concitoyens font bon marché du droit et de la justice politique : l'école utilitaire a profité de nos malheurs pour envahir nos foyers. Mais ce sera justement l'honneur des légitimistes d'avoir maintenu le principe national, et défendu, dans une lutte demi-séculaire, le droit inhérent à la personne du Roi. (Applaudissements, bravos.) C'est le principe, c'est ce droit, que nous ne trahirons jamais!

Et voilà pourquoi, Messieurs, tout personnage qui voudra s'asseoir sur le siège dont M. Grévy descendra dans quelques jours ou dans quelques mois (rires et applaudissements), nous trouvera tous, debout, devant lui, prêts à continuer la lutte jusqu'au jour où la nation, désabusée par un siècle d'aventures, rappellera de son plein gré l'héritier de nos Rois.

Mais notre politique ne sera pas seulement irréconciliable : elle sera vaillante, habile, honnête. Dans la grande mêlée politique qui doit amener un dénoûement prochain, nous resterons étroitement unis, car l'union des honnêtes gens est plus que jamais nécessaire, et nous saurons combattre avec méthode et discipline.

C'est par là que je veux conclure, Messieurs, car l'union et la discipline sont la force des armées et le gage de la victoire.

Que diriez-vous d'une armée dont les officiers discuteraient sur le champ de bataille les ordres du général et s'en iraient à leur guise, les uns à droite, les autres à gauche? (Rires). Que diriez-vous d'un lieutenant auquel le général enverrait l'ordre d'attaquer ou de défendre une position, et qui refuserait d'obéir sous prétexte que le général se trompe et qu'il faut mieux combattre d'une autre façon? (Nouveaux rires). Vous diriez : ce lieutenant est coupable et cette armée est vaincue d'avance! Vous auriez raison, Messieurs, et c'est pourquoi nous agirons autrement. Nous avons un chef expérimenté, prudent, qui voit les choses de haut, qui sait de quel côté il faut porter les coups et qui nous transmet ses instructions par des hommes dont la fidélité, vieille de 30 ou 40 ans, est à l'abri de tout soupçon! (Bravos; applaudissements répétés.) Nous écouterons sa voix, nous suivrons ses conseils et nous nous tiendrons en rangs pressés autour du Roi qui porte le glorieux drapeau sur le plus du-